

A L'ENTRÉE DE LA BIENNALE, UNE TOILE DE PATRIZIA CANTALUPO
Il y a quelque chose de changé

Biennale de Paris : le Luna-Park de l'art

Cette année, la Nouvelle Biennale de Paris a, enfin, les moyens financiers de ses ambitions artistiques. Et la capitale se retrouve sur le devant de la scène mondiale.

La prolifération, le foisonnement, la peinture devenue folle avec son lâcher de monstres et ses petits hommes rigolos, c'est ce qu'on peut voir actuellement à la Nouvelle Biennale de Paris, qui vient d'ouvrir ses portes à la grande halle de La Villette.

L'ancienne Biennale, voulue naguère par André Malraux, n'avait pas les moyens de ses ambitions. Budget misérable, sélection des artistes confiée à des commissions nationales qui, néces-

sairement, pratiquaient le compromis, idée — fausse — qu'il fallait la réserver aux jeunes de moins de 35 ans, elle était à la fois bénigne et compassée. La Nouvelle Biennale, au contraire, porte d'un seul coup Paris sur le devant de la scène artistique mondiale.

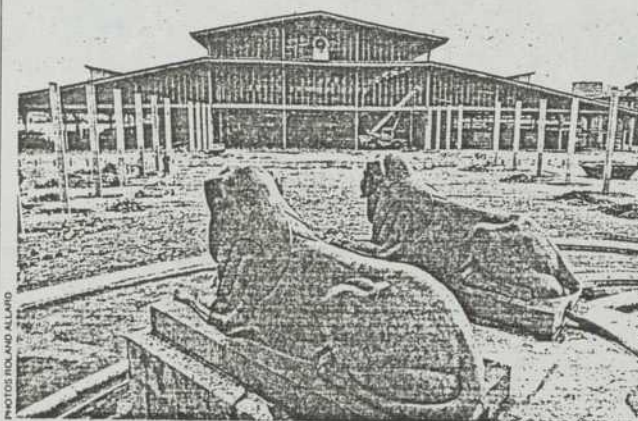
Dix-sept millions de francs engagés, cent vingt peintres venus des quatre coins de la planète, un jury formé de deux Français, un Italien, une Américaine et un Allemand, qui se sont ef-

forcés de faire des choix personnels et non pas patriotiques, douze mille mètres carrés d'exposition en un lieu superbe qui fut autrefois un parapluie à vaches transformé en une salle d'une vastitude inouïe : même les atrabilaires devront reconnaître qu'il y a, dans la politique culturelle de ce pays, quelque chose de changé.

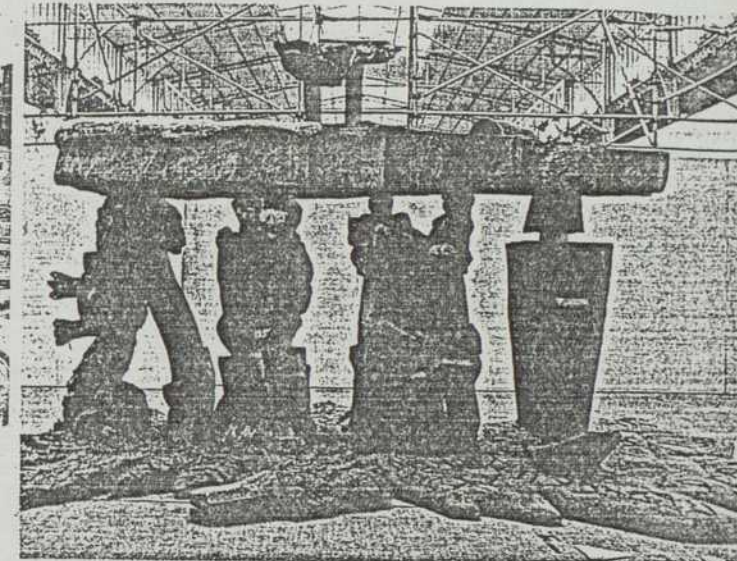
Le jury, d'abord, dont tout a dé-coulé. « Jamais je n'ai senti à ce point la difficulté d'aboutir, mais c'est un fait que

►►►

119



L'ENTRÉE
DE LA GRANDE
HALLE
DE LA VILLETTE



« LA PORTE DE BRANDEBOURG »
DE JÖRG IMMENDORFF



« WAKE ISLAND RAIL », 1980
DE FRANK STELLA

►►► cinq tempéraments très dissemblables sont parvenus à s'entendre », déclare Gérald Gassiot-Talabot, bras droit de Claude Mollard, président du Centre national d'art contemporain et initiateur de l'opération. « Chaque artiste sélectionné l'a été à la quasi-unanimité », remarque de son côté Achille Bonito-Oliva, le pape de la trans-avant-garde italienne. « Une grande partie des artistes que j'ai aimés et que j'ai aidés ne sont pas là, pour la raison qu'ils sont aujourd'hui dans les musées ou devraient y être », ajoute Georges Boudaille, de longue date principal patron de la Biennale.

Ce jury a voulu créer un spectacle vivant où se mêlent la turbulence et la sérénité, le drame et la comédie, la tragédie et l'ironie. Le spectateur, ravi, tour à tour s'esclaffe, se fâche, jubile intérieurement. Un Luna Park de l'art. Parfaitement agencé.

Il y a là, réunies, toutes les vedettes européennes et américaines du moment : Anselm Kiefer, la diva de la peinture allemande, dont les œuvres

traduisent l'âme brûlée ; Sandro Chia et son mirobolant théâtre pictural, où badinent étrangement bergères d'Arcadie et poètes en complet-veston ; Gérard Garouste, qui met les scènes mythologiques à l'épreuve de Freud et de Lacan ; Jean-Charles Blais, dont les bonshommes monumentaux se situent entre Léger et la BD. Ils sont entourés de grands anciens tels qu'Henri Michaux, Hélion, Bettencourt, Matta, Rosenquist, beaucoup d'autres...

« Nous avons été amenés à mettre les grands tableaux ensemble et les petits tableaux ensemble. Il va falloir que les visiteurs soient très intelligents pour reconstituer un tout », s'excuse Georges Boudaille. L'unité de l'exposition, cependant, est ailleurs. Dans l'esprit du temps, qui, en cet ancien lieu bovin, court partout le long des cimaises. Achille Bonito-Oliva — 45 ans, professeur à l'université de Rome, auteur d'une thèse de doctorat sur la mémoire chez saint Augustin et Proust — s'en explique amplement dans le catalogue. La racine de la peinture actuelle serait, à l'en croire, dans... la guerre du Kippour qui, dès 1973, a déclenché « une crise énergétique qui a fait ployer les économies occidentales ». Achille Bonito-Oliva ratisse large. Sa pensée, c'est que nous sommes entrés, depuis dix ans, dans une situation de catastrophe généralisée. « La rupture des équilibres structurels de l'Histoire a eu lieu sans préavis et elle a trouvé les hommes sans moyen de recours valable et sans personnel qualifié, car c'est le système des prévisions qui a sauté. »

Et il s'est produit, sur le plan de la peinture, ce qui se passe habituellement dans ces cas-là : l'apparition irrésistible du maniérisme, dont la caractéristique a toujours été, aux différentes époques,

de broyer le passé, de télescoper les styles, de faire place à l'accessoire, au marginal, à l'ambigu. Autrement dit, ils ne sont pas sérieux, les Di Rosa, les Combas, les Cantalupo, les Immen-dorff, avec leur désinvolture. Et pour cause : plus personne, ni Hegel, ni Marx, ni Keynes, ni Jésus, dans le monde où nous vivons, ne peut être pris au sérieux. Les trans-avant-gardistes et apparentés seraient nos modernes Bronzino. La thèse est audacieuse. L'Histoire jugera.

Si la peinture domine à La Villette, un strapontin a cependant été réservé aux bricoleurs qui, de l'art pauvre à l'art minimal, ont encombré, cette dernière décennie, bien des expositions internationales. On a fait appel aux « meilleurs » — entendez Beuys, Merz, Kounellis et surtout Buren, à qui a été commandée la confection d'une pyramide renversée en toile de store rayée rouge. Andy Warhol, d'autre part, devait réaliser pour l'exposition un « Andy Matt », c'est-à-dire une batterie de distributeurs automatiques délivrant des plats cuisinés par ses soins que le public aurait pu ou manger ou faire plastifier et signer. Malheureusement, le temps — et non l'argent — a manqué. Ce sera pour une autre fois.

Kasper Koenig, le représentant allemand du jury, aurait, dit-on, douté qu'un projet aussi « kolossal » puisse être réalisé en France. En dehors de la volonté d'aboutir, il a peut-être méconnu l'essentiel : le « hasard objectif » si cher aux surréalistes. En effet, le métro qui mène à La Villette va être prolongé jusqu'à Bobigny. Et l'ultime station de la ligne nouvelle porte le nom de « Pablo-Picasso ». Un puissant coup de pouce du destin !

JEAN-LOUIS FERRIER